Document généré le 19 juil. 2025 10:54

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici

Chantal Gamache

Numéro 10, été 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2842ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gamache, C. (1987). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 70–73.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chantal Gamache

Nouvelles nouvelles d'ici

La nouvelle est un genre qui semble séduire plusieurs de nos écrivains. Nombreux sont ceux qui s'y adonnent en solitaire ou regroupés autour d'une idée, d'un thème. Parmi les recueils parus en grand nombre depuis quelques mois, quelques-uns ont retenu notre attention.

Une chaleur rafraîchissante

La forme de la nouvelle constitue pour certain écrivain une occasion de regroupement, en collectif, autour d'un thème qui les inspire. André Carpentier n'en est pas à sa première expérience en ce sens. Il a réuni l'intérêt de dix auteurs québécois autour du verbe aimer[1]. V.-L. Beaulieu, A. Berthiaume, E. Vonarburg, M. Proulx, A. Major, D.-M. Daviau, M. J. Thériault, S. Robert, M. Provencher et lui-même se sont partagé la tâche de renouveler ce vieux refrain qui a déjà fait couler beaucoup d'encre et chanter plus d'un tenor.

L'ensemble est assez bien réussi. S'éloignant des élans, souvent mièvres et banals, traditionellement rattachés à l'amour, tous les auteurs de ce recueil utilisent ce lieu commun, de façon passionnée ou plus réflexive, comme catalyseur des divers rapports de l'intelligence et du désir humains à la réalité du monde. De ce point de vue, le texte d'André Carpentier donne le ton. «Le serment de la cuisse» pose le problème contradictoire du langage écrit en tant que représentation, que prise symbolique sur le réel de l'existence et, simultanément, en tant que lieu de réfraction de cette même réalité. Tous les textes de ce livre sont, avec des accents divers (et inévitablement inégaux dans ce genre d'ouvrage), sur des modes variés, dans des écritures aussi différentes que celles de V.- L.

Beaulieu et de Monique Proulx, de Suzanne Robert et d'André Berthiaume, des numéros d'équilibriste sur la difficile question de l'identité à travers les rapports à l'autre.

Chez Québec/Amérique vient de paraître un très beau recueil de nouvelles. *Plages*[2] nous offre quatre moments de lecture fort intéressante. Ce collectif d'un nombre réduit, G.Brulotte, M. LaRue, M. Monette, S. Weil, a projeté au coeur de paysages chauds et vastes, qui ont les rythmes à la fois répétitifs et variés de la mer, un ensemble de paysages intérieurs qui ont la profondeur et la mobilité des paysages marins.

Bien que tous les textes m'aient intéressée, ceux qui ont davantage retenu mon attention sont ceux de Gaétan Brulotte et de Monique LaRue. J'ai d'ailleurs toujours beaucoup de plaisir à lire leurs ouvrages. Cette fois encore, j'ai été prise dans leur univers. Leur finesse, leur observation nuancée du cheminement de la pensée et de l'émotion humaines, modèle, façonne leur écriture. Chez Brulotte, les niveaux de conscience des personnages, qui voient leur vie se dérouler en eux et hors d'eux, articulent les niveaux du dicours. Chez LaRue, les phrases brèves, parfois drues, mais jamais dépourvues de cette sensualité vive et pourtant discrète comme un souffle, se suivent et tissent les rapports entre deux femmes. La femme philosophe, observe dans et par le langage cet enfant sur la plage, potelé et lié à l'immédiateté des choses.

Le rêve s'insinue

Micheline La France, auteure de deux biographies, celle de la grande comédienne Denise Pelletier et celle du globe trotteur nécrophile, d'un recueil de poésie: *le Soleil des hommes*, et d'un très beau roman: *Bleue*, signe en 86 un recueil de nouvelles: *le Fils d'Ariane*[3].

L'écriture dépouillée, pudique, n'inquiète aucunement. Nulle «bouffissure» stylistique, nulle rupture extravagante. Rien n'étonne. Tout attire et captive. Les récits démarrent directement: «Emma était une femme comme les autres» et pourtant... Le regard de l'auteure s'attarde, perçoit le rêve, s'en empare et lui donne toute la place. La surface lisse, l'épiderme des phrases courtes, à la syntaxe régulière et rythmée, s'étire imperceptiblement, se gonfle. Une vie sous-jacente délire et s'impose, de l'intérieur, à la matérialité du langage. La lecture veut se poursuivre et reste suspendue dans l'attente d'un autre récit.

L'habile juxtaposition des contrastes m'a particulièrement retenue. L'écart entre la juste sobriété de cette écriture et la hardiesse de l'imaginaire qui l'anime, entre l'humilité des personnages et l'intensité de leur désir accentue la force de l'intention et des pulsions. Ces nouvelles de Micheline La France témoignent d'une grande maîtrise de l'art d'écrire et d'une fine sensibilité face à l'existence des hommes.

Et voilà que le rêve, doucement, s'est insinué en moi. Chaque jour, je l'ai nourri. Il a grandi. Il occupe, à présent, tout l'espace de ma vie.

Une voix multipliée

Marie José Thériault est une écrivaine aux profils diversifiés. C'est comme conteuse qu'elle nous enchante encore une fois. Son dernier recueil de nouvelles, *l'Envoleur de chevaux*[4], est construit sous le signe de l'Orient mystérieux des Mille et une nuits. D'ailleurs, cet univers, qu'elle connaît bien, passionne l'auteure. Dans ces textes, le merveilleux prend toutes sortes de formes et circule librement dans le temps, jusqu'à devenir contemporain.

Le recueil se compose de trois parties d'inégale longueur, délimitées par un certain choix de thèmes abstraits, implicites, et si cela est possible, incrustés dans la forme même des récits.

Ainsi, dans celle qui ouvre le recueil, l'invention, l'imaginaire se donne immédiatement comme condition première de lecture. Dans la seconde, l'illusion d'un certain réalisme nous entraîne pourtant, complices, de l'autre côté de ce qui se voit. La troisième, la plus longue qui fait à elle seule la moitié du livre, loge, sans feintes, ni leurres dans le merveilleux des contes persans.

Le dialogue pour voix multiples, qui donne son nom au recueil, est un modèle du genre. Dernière trace du conte oral, les mots répondent aux mots et font avancer le récit, comme une chaîne linéaire il est vrai, mais dont chaque anneau constitutif revient et entoure l'autre qui le précède. Un peu comme on le retrouve parfois chez l'auteur Jacques Ferron. De plus, le narrateur n'existe pas sous sa forme convenue dans la littérature, c'est-à-dire en tant que celui qui raconte et fait parler. Ici, il parle, il raconte, répond et se mêle aux autres «voix» raconteuses qui parlent, racontent et s'entrecroisent.

Élagir un monde trop petit

Hélène Rioux s'est d'abord fait connaître comme poète. Elle est l'auteure de *Suite pour un visage*, un long poème paru en 1970, et de *Finitudes*, en 1972. Puis, elle s'adonne à la prose. Trois récits et un roman: *Une histoire gitane*, en 1982. Vient de paraître, 1986, *L'Homme de Hong Kong*[5].

Cette publication regroupe dix nouvelles traversées par un certain malaise de vivre comme par un fil ténu et mouvant qui les rattache les unes aux autres. Témoignage, parfois grinçant, parfois exacerbé jusqu'à une certaine violence thématique, d'une insatisfaction contenue, chaque récit entraîne le lecteur dans un univers d'ambivalence. La vie y est liée à la mort. La vie lutte avec la mort. La dureté envers soi-même ou les autres répond à l'appel du bonheur. Les personnages refusent absolument toute complaisance.

L'écriture d'Hélène Rioux est vigoureuse. Les images, les sonorités exotiques fusent: Hong Kong, Le Mexique, la Provence, la Californie, la Crète, Trenton, «elle avait aimé la consonnance insignifiante de ce nom, les deux syllabes se détachant», Vancouver, Montréal et la rue Saint-Denis. Le monde est trop petit pour contenir la ferveur de ces personnages. Des hommes , ou des mythes, on ne sait plus, parsèment les textes: Baudelaire, Marguerite Yourcenar, Fauré, Chopin, Bach, comme autant de points d'appui, d'ancrage dans le réel du monde. Ils relancent le récit à la manière d'une respiration.

---

1. *Aimer*, collectif (sous la direction d'André Carpentier), Montréal, Quinze, 1986, 187 pages.
2. *Plages*, collectif (sous la direction de Madeleine Monette), Montréal, Québec/Amérique, 1986, 130 pages.
3. Micheline La France, *Le Fils d'Ariane*, Montréal, la Pleine lune, 1986, 148 pages.
4. Marie José Thériault, *L'Envoleur de chevaux*, Montréal, Boréal, 1986, 174 pages.
5. Hélène Rioux, *L'Homme de Hong Kong*, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 130 pages.